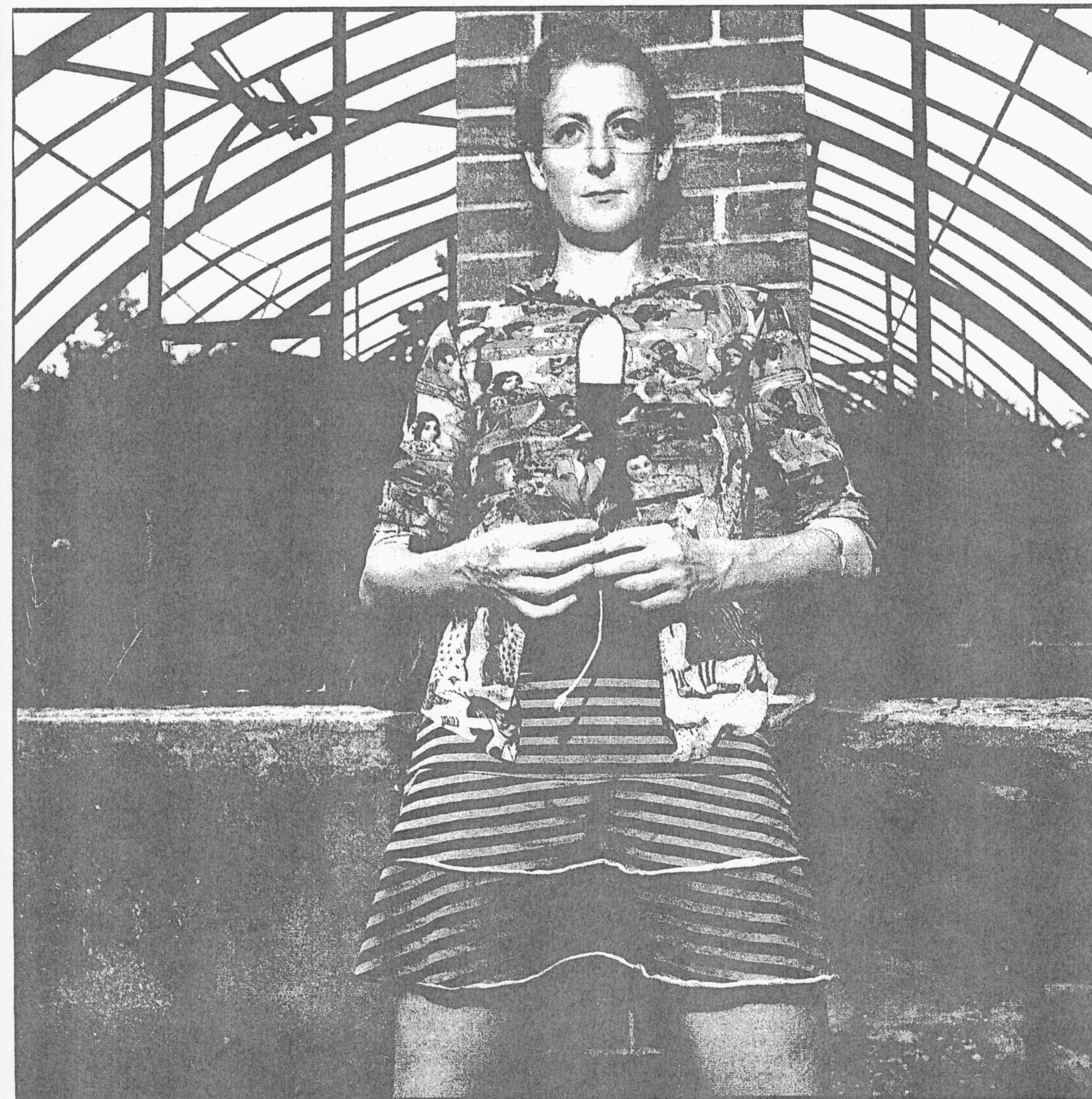


LA BÂTIE

INSOUMISE, ÉLECTRIQUE ET PAILLARDE



Un air d'insoumission. Une féminité cavalière. La chorégraphe et *performer* madrilène La Ribot mêle les genres sur la photo.

Elle s'expose: théâtralement guerrière sous les arceaux métalliques et silhouette de liane sur fond de jungle florale. L'artiste, égérie des scènes expérimentales comme des galeries d'art les plus raffinées, n'est pas seulement l'une des invitées les plus magnétiques de La Bâtie genevoise, qui démarre jeudi prochain. Elle symbolise l'esprit d'une manifestation unique en Suisse romande, par son souci d'innover toujours sur le champ artistique, de l'ouvrir au plus grand nombre, de se jouer des catégories surtout. L'avant-garde, donc, mais sans esprit de chappele.

C'est que La Bâtie, dotée de moyens substantiels (un budget de 2 millions, soit 40% de plus qu'en 1995), n'est pas un festival de plus. Il joue un rôle essentiel: rendre accessibles des pratiques artistiques qu'on veut croire hermétiques. Pour y parvenir, les trois programmeurs avertis que sont Eric Linder pour la musique, Véronique Ferrero Delacoste pour la danse et Alya Stürenburg pour le théâtre ont l'intelligence de miser sur des stars, comme autant d'appâts choisis. Les vedettes se bousculeront à Genève, du groupe Calexico au chanteur Christophe, dandy revenu d'outre-tombe, en passant par la reine mère du *raï*, Cheikha Rimitti, sans oublier Matthias Langhoff, metteur en scène irrévérencieux au service d'une lecture abrasive de l'Histoire.

Des idoles, donc, pour exciter le désir du spectateur, pour le pousser à aller voir ailleurs ensuite, pour l'inviter à se mettre en mouvement, sans préjugé, du Bâtiment des Forces Motrices au Galpon en passant par le club Weetamix. Avec un arrêt inédit et festif au Pli du Lama, alias le Palladium, métamorphosé en *lounge* géant. Bannie pendant deux ans à La Bâtie, la fête renaît cette année. C'est l'assurance d'un pic de popularité nouveau, d'une fièvre galopante dans la Cité de Calvin. D'un bonheur de revivre l'émotion esthétique dans la nuit, en compagnie aléatoire. Communion paillarde. La Bâtie - c'est peut-être sa fonction première - est alors bien ce rendez-vous privilégié où l'inconnu ne devrait plus faire peur. La Ribot et ses complices indisciplinés ont cette grâce: ils nous rendent souvent plus audacieux.

Alexandre Demidoff

JEAN REVILLARD/RZO

La Ribot, danseuse et «performer», à la villa Bernasconi, devenue résidence d'artistes, à l'initiative de La Bâtie pour cette édition 2003.

► Lire en pages 36 à 39

Un air d'insoumission. Une féminité cavalière. La chorégraphe et performer madrilène La Ribot mêle les genres sur la photo. Elle s'expose: théâtralement guenière sous les arceaux métalliques et silhouette de liane sur fond de jungle florale. L'artiste, égérie des scènes, expérimentales comme des galeries d'art les plus raffinées, n'est pas seulement l'une des invitées les plus magnétiques de La Bâtie genevoise, qui démarre jeudi prochain. Elle symbolise l'esprit d'une manifestation unique en Suisse romande, par son souci d'innover toujours sur le champ artistique, de l'ouvrir au plus grand nombre, de se jouer des catégories surtout. L'avantgarde, donc, mais sans esprit de chapelle.

C'est que La Bâtie, dotée de moyens substantiels (un budget de 2 millions, soit 40% de plus qu'en 1995), n'est pas un festival de plus. Il joue un rôle essentiel: rendre accessibles des pratiques artistiques qu'on veut croire hermétiques. Pour y parvenir, les trois programmeurs avertis que sont Eric Linder pour la musique, Véronique Ferrero Delacoste pour la danse et Alya Stürenburg pour le théâtre ont l'intelligence de miser sur des stars, comme autant d'appâts choisis. Les vedettes se bousculeront à Geneve, du groupe Calexico au chanteur Christophe, dandy revenu d'outre-tombe, en passant par la reine mère du rai, Cheikha Rimitti, sans oublier Matthias Langhoff, metteur en scène irrévérencieux au service d'une lecture abrasive de l'Histoire.

Des idoles, donc, pour exciter le désir du spectateur, pour le pousser à aller voir ailleurs ensuite, pour l'inviter à se mettre en mouvement, sans préjugé, du Bâtiment des Forces Motrices au Galpon en passant par le club Weetamix. Avec un arrêt inédit et festif au Pli du Lama, alias le Palladium, métamorphosé en lounge géant. Bannie pendant deux ans à La Bâtie, la fête renaît cette année. C'est l'assurance d'un pic de popularité nouveau, d'une fièvre galopante dans la Cité de Calvin. D'un bonheur de revivre l'émotion esthétique dans la nuit, en compagnie aléatoire. Communion paillarde. La Batie - c'est peut-être sa fonction première - est alors bien ce rendez-vous privilégié où l'inconnu ne devrait plus faire peur. La Ribot et ses complices indisciplinés ont cette grâce: ils nous rendent souvent plus audacieux.

CONSOMMER LE TEMPS

Car, malgré une apparente rapidité d'exécution, il se dégage des pièces distinguées une certaine tranquillité.

«Dans mes premières pièces, le début et la fin de chaque solo était très marqué. Aujourd'hui, ses limites deviennent floues. J'aimerais que le public, ne sachant pas quand le solo se termine, apprenne à profiter de ce qu'il voit en acceptant qu'il ne pourra pas tout voir. Car, selon où il est placé dans l'espace, il ne me verra peut-être pas. Je sens cette tension quand les gens essaient de se mettre à un endroit où ils verront plus, mieux. J'essaie de comprendre notre anxiété à consommer, cette angoisse de tout voir qui nous empêche de profiter d'une vision simple, comme lorsque l'on visite un musée.» Cette angoisse, La Ribot la met en scène dans le solo «de la Mancha» (no31, 2000). Couchée sur le ventre, elle lit à voix haute Don Quichotte, tandis qu'elle crochète, agite ses jambes, une chaise pliée posée sur le dos. Le spectateur, sidéré par cette dextérité presque hystérique, rit de bon coeur face à ce portrait détourné de la surconsommation.

SE JETER DANS L'ARÈNE

Mais pour La Ribot, toutes ces questions ne sont que les mineures d'une majeure: «Tout mon travail tourne autour du temps. Je le distends, je l'arrête. Still distinguished joue sur l'ambiguïté du mot «still» («encore» ou «immobile» en anglais, ndlr). Je ne veux pas de bornes temporelles qui soutiennent une efficacité théâtrale. Si je suis à l'arrêt, je me rapproche de l'exhibition et le spectateur doit tout faire.»

Et le public s'apprête à jouer un rôle central dans l'oeuvre de La Ribot. Pour pénétrer plus avant dans les villes dans lesquelles elle joue, elle dirige à Genève un atelier avec quarante personnes, nommées les 40 Espontaneos, un terme qui signifie à la fois spontané et qualifie le spectateur qui saute dans l'arène pour toréer.

«J'essaye de voir comment travailler avec 40 personnes. J'aimerais dégager de cet atelier des instructions pour louer 40 personnes dans une ville et monter un spectacle en 4 jours. Actuellement, nous travaillons avec des objets. Chacun prend ceux qui lui plaisent. Puis, on fait un tas au centre, qu'on défait ensuite. 40 personnes qui font et défont ce tas d'objets et qui s'organisent les uns par rapport aux autres créent la pièce. Ils doivent arriver à répéter la même action. Une système très efficace pour présenter un univers très chaotique», conclut La Ribot. A l'image de son oeuvre, dont les apparences de plus en plus improvisées cachent un travail d'une fabuleuse minutie.

Note :

40 Espontaneos, sa 6 sept à 12h, Salle du Faubourg, 6 rue des Terreaux-du-Temple, Genève. Entrée libre sans réservation.

Despliegue, sa 30 et di 31 août à 11h, Centre d'art contemporain, 10 chemin des Vieux-Grenadiers, Genève. Pas de réservation.

Panoramix, sa 30 et di 31 août à 19h, Centre d'art contemporain, 10 chemin des Vieux-Grenadiers, Genève. Rés: 022 738 19 19.